5e Année. — N° 16. 20 Août 1899.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBEAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard dans la correspondance, les lettres non personnelles doivent être adressées : à l'Administration du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE

II

5 août 1899.

La presse continue à s'occuper du spiritisme et, en particulier, de « l'affaire Flammarion ».

Le *Journal du Peuple* publie, à ce sujet, quelques lignes entre lesquelles il est facile de lire que leur auteur, M. J. Ferrière, ne connaît pas un mot de cette « science occulte » qu'il raille lamentablement.

Il montre « Monsieur Allan Kardec héritier, comme la sainte Eglise, *des meilleurs secrets pour l'exploitation des imbéciles* ».

Toujours l'injure, et jamais l'argumentation.

Tout le monde sait, sauf peut-être M. Ferrière, qu'Allan Kardec fut un homme de bien dans toute la force du terme, une âme d'élite entièrement dévouée à l'humanité : et voilà comme le traitent des gens qui ne connaissent pas plus sa vie que ses œuvres. Et voilà comment se fait l'éducation du peuple!

*
* *

Nous avions cru que M. Jules Claretie, de l'Académie Française, n'était pas seulement un homme d'esprit.

Son article du 26 juillet, dans le *Journal*, nous a quelque peu détrompé.

« M. Flammarion, dit-il, qui est un savant et entend n'être dupe d'aucun phénomène » (on peut être dupe d'un orgueil phénoménal !!), « s'est demandé en quoi consiste cette médianimité qui semble faire d'un être vivant le prisonnier, le *possédé* d'un être disparu, logé depuis longtemps au pays des ombres. »

Que voilà de grands mots pour une simple chose! Le médium n'est jamais prisonnier de l'Esprit qui le visite. Il garde la liberté de sa pensée, et Allan Kardec lui recommande de rester passif, c'est-à-dire de ne pas mêler son *moi* à celui de l'Esprit qui se manifeste. Séparation de pouvoirs. Le médium est un instrument volontaire; il peut, dans presque tous les cas, refuser son concours à l'Esprit.

« Après s'être profondément étudié, ajoute M. Claretie, M. Flammarion a RECONNU (!!!) que les prétendues *dictées* des Esprits aux simples mortels sont tout uniment des conversations de ces braves gens (je parle des mortels) avec eux-mêmes, des *soliloques*, *des confessions intimes*, *des monologues*. »

Ah! Monsieur Claretie, comme vous restez homme de théâtre dans cette critique qui, d'ailleurs, ne résiste pas à une minute d'examen!

Oui, à une minute.

Vous parlez évidemment, ici, des *médiums écrivains intuitifs*, de ceux dont le cerveau reçoit l'impulsion des Esprits et qui, parfois, dans le feu de leur conviction enthousiaste, écrivent à leur insu ce qu'ils pensent eux-mêmes.

Mais nous avons aussi des *médiums écrivains mécaniques*, dont la main est dirigée par les Esprits et non pas le cerveau; qui,

pendant qu'ils écrivent médianimiquement, pourraient en outre, dans certains cas, soutenir une conversation. A ceux-là, M. Claretie en conviendra, rien de ce qu'il vient de dire ne peut être appliqué. Une force occulte intelligente saisit leur bras, guide leur main et trace elle-même des caractères sur le papier. Comment y aurait-il là des « *soliloques*, des *confessions intimes*, des *monologues* » de ces médiums, *puisqu'ils n'ont nullement conscience de ce qu'ils écrivent?*

M. Flammarion, lui, était un *médium écrivain intuitif* : donc, sa propre pensée a pu jouer un certain rôle, à son insu, dans les communications qu'il recevait. Mais quel rôle? A quelle limite s'arrêtait le travail de son propre esprit? Où commençait celui de l'agent invisible? Voilà ce qu'il faudrait définir. M. Flammarion préfère nier purement et simplement sa médiumnité d'antan : c'est affaire à lui.

Mais cela veut-il dire que d'autres médiums ne soient pas réellement en rapport avec les Esprits? Pas le moins du monde. Et si M. Flammarion se tenait pour le seul homme capable d'étudier, en lui-même, les effets positifs ou négatifs de la médiumnité intuitive, il y aurait là une infatuation que ne légitimerait pas sa haute intelligence.

L'illustre astronome, continue M. Claretie, « a *bravement* déchiré le voile et repris sa liberté ».

Rien n'enchaînait la liberté de M. Flammarion, que sa conscience. Quant à avoir « déchiré le voile », je crois plutôt qu'il l'aura laissé plus lourdement retomber devant les yeux des incrédules.

Et M. Claretie d'affirmer : « Quand il se croyait hanté par les Esprits, il était — comme tous les spirites — uniquement préoccupé de sa propre pensée, etc., etc. »

Pourquoi dire : « Comme tous les spirites »? Qu'en savez-vous, Monsieur Claretie? Est-ce que vraiment vous supposeriez qu'on ne peut trouver, parmi les spirites, aucun esprit sérieux, calme, réfléchi, ne se payant pas d'apparences et allant au fond des choses?

Rappelez-vous que Victor Hugo était spirite. Il est vrai que cela suffit pour que vous le traitiez assez cavalièrement.

Vous dites, en parlant des séances spirites du grand poète à Guernesey :

« Il existe des centaines et des centaines de pages de ces dialogues entre Charles, François-Victor, Adèle Hugo, Auguste Vacquerie, Victor Hugo, Mme Hugo et les tables parlantes. M. Paul Meurice a communiqué ces volumes inconnus à M. Victorien Sardou en lui demandant son avis. « Faut-il ou ne faut-il pas publier? » Et pourquoi non?...

« Il paraît que, vers ou prose, ces feuillets, d'origine singulière, contiennent d'éclatantes beautés. S'il en est ainsi, je suppose que Victor Hugo aura dicté, croyant *entendre*, et que c'est Victor Hugo qui parle et non les tables — *Victor Hugo sous le nom de la Bouche d'Ombre ou de l'Inconnu*. »

Si M. Claretie, en ces quelques mots prétentieux, croit avoir donné le coup de grâce au spiritisme, il se trompe. On sait que Victor Hugo, dans ces expériences, ne mettait pas lui-même les mains sur la table qui dictait de la prose ou des vers. Il s'en tenait éloigné, se contentant du rôle de secrétaire et se bornant à inscrire les réponses typtologiques ainsi obtenues. Comment son Esprit se serait-il dédoublé, dans ces conditions, au point d'actionner une table, un médium, des assistants, et cela sans le vouloir et sans le savoir? *Qui veut trop prouver ne prouve rien.* Et l'explication donnée ici par M. Claretie ne laisse pas d'inquiéter les gens de simple bon sens. Si l'Esprit du poète se dédoublait ainsi à l'état normal, sans aucune préparation, ce phénomène est bien plus extraordinaire que celui revendiqué par les spirites. Il est vraiment curieux que M. Claretie ne paraisse pas s'en apercevoir.

Contester l'identité d'un Esprit, c'est toujours possible, et c'est quelquefois nécessaire. Nous le faisons nous-même dans bien des cas, car le spiritisme ne doit pas être une superstition ou une supercherie. Il est bon de discuter avec les êtres invisibles qui se manifestent. Mais, de là à nier l'existence de tout Esprit « désincarné », il y a un abîme.

D'ailleurs, si les séances de Guernesey n'ont révélé que le dédoublement de l'Esprit de notre grand poète, comment se fait-il que les réponses qui y furent obtenues par la typtologie aient été si souvent contraires à sa propre pensée? Un soir, paraît-il, il quitta la séance, furieux d'avoir été traité par les Esprits comme jamais homme n'aurait osé le faire à son égard. C'est M. Camille Flammarion qui le raconte lui-même. Et il a la prétention de nous *prouver*, malgré cela (à cause de cela peut-être), que les vers et la prose obtenus dans les séances spirites de Guernesey étaient du Victor Hugo quand même, du Victor Hugo malgré lui?

Cette explication nous paraît tout simplement absurde.

M. Claretie l'enregistre avec admiration. Il dit encore :

« Quand Victor Hugo tenait à une idée,

il s'y tenait. « Je suis *escarpé* », disait-il gaiement. »

Victor Hugo, autant que quiconque, avait le droit de tenir à ses idées, d'être fidèle à sa foi, qui ne procédait d'aucun dogme et que nul ne lui avait imposée. Ce que son génie avait découvert, il le défendait opiniâtrément contre les attaques, parfois ridicules, des intelligences secondaires, jalouses de la sienne.

Vous dites que les spirites sont *escarpés*, à l'exemple de Victor Hugo. C'est, sans doute, qu'ils ont conscience d'habiter des sommets inaccessibles au vulgaire. Cependant, si M. Flammarion nous avait prouvé que les Esprits n'existent pas, nous n'aurions eu qu'à nous incliner. Mais ai-je besoin de dire qu'il n'a vraiment établi qu'une chose : le peu de solidité de son jugement, qui repousse aujourd'hui comme une « erreur » ce qu'il a accepté pendant plus de trente-cinq ans comme une vérité?

*
* *

Pour ne pas fatiguer nos lecteurs, nous passerons rapidement en revue les derniers articles de journaux relatifs à « l'affaire Flammarion ».

L'*Eclair*, du 23 juillet, analyse les lettres qu'il a reçues de spirites protestant contre l'attitude et les affirmations de M. Camille Flammarion. Il insère une partie de la lettre que nous lui avons adressée nous-même pour annoncer que l'erreur signalée par M. Flammarion dans la *Genèse* n'existe que dans l'imagination du célèbre astronome.

Dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, M. Gabriel Delanne établit par des faits *le caractère personnel de l'intelligence* qui se manifeste dans les expériences spirites. Il termine son article par ces mots à l'adresse de Camille Flammarion :

« Si une certitude se dégage lumineuse aujourd'hui de la longue enquête commencée depuis cinquante années, c'est celle de la preuve expérimentale de l'immortalité, et, plus nous avançons, plus le nombre de nos adeptes s'augmente. Nous n'avons rien à redouter de la science impartiale, de celle qui examine et discute tous les cas. L'avenir nous appartient, parce que nous apportons la force salvatrice, la seule puissance qui puisse diriger l'évolution du monde nouveau : la religion scientifique. »

L'*Initiation*, de juillet, elle, tient un tout autre langage :

« M. Camille Flammarion, écrit Papus, a déclaré que l'intervention des « Esprits » était très rare, sinon tout à fait étrangère à la production des phénomènes psychiques, et que d'autres explications pourraient en être données qui se rapprochent davantage des données actuelles de la psychologie.

« Par cette déclaration, Flammarion vient ajouter le poids de son autorité scientifique *aux affirmations des écoles dites « occultistes »* touchant l'explication des faits spirites, sauf de très rares exceptions. »

Si, après ces affirmations de « Papus », nous ne sommes pas satisfaits de nos *amis* les occultistes, c'est que nous sommes vraiment d'incorrigibles sectaires. A la veille de l'union des spirites et des occultistes dans un Congrès spiritualiste international, on conviendra que cette manière d'apprécier le spiritisme ne manque pas de piquant. Venir nous dire que l'intervention des « Esprits » est très rare, sinon « *tout à fait étrangère* à la production des phénomènes psychiques », n'est-ce pas absolument renversant?

Malheureusement pour les occultistes dont « Papus » se fait le porte-voix, M. Flammarion vient de signaler lui-même, dans la *Revue des Revues*, des faits d'apparitions et de manifestations de « MORTS ». Donc, les *Esprits* se communiquent. Donc, Papus, s'appuyant sur l'autorité scientifique de Flammarion pour nier, ou à peu près, les manifestations des « Esprits désincarnés », sent crouler sous sa main l'inconstant appui qu'il était heureux d'invoquer.

Le *Messager* de Liège, du 1er août, réfute les assertions de M. Flammarion en reproduisant la lettre de notre F. F. C. Léon Denis parue dans l'*Eclair* du 7 juillet.

Le *Phare de Normandie*, par la plume de son rédacteur *Démophile*, combat les conclusions de M. Camille Flammarion :

« Avec raison, dit-il, le monde spirite s'est ému de telles conclusions. Bien que plusieurs de nos confrères les aient déjà réfutées, ainsi qu'il convenait, nous croyons devoir, à notre tour, élever la voix *contre les erreurs d'un écrivain dont le nom ne peut que tendre à les* ACCRÉDITER AUPRÈS DU PUBLIC... »

Mme Lucie Grange, dans la *Lumière*, et à propos de congrès, critique tour à tour les occultistes, les théosophes, les spirites kardécistes, Camille Flammarion, en même temps qu'elle exalte la mission du *nouveau spiritualisme*, dont son journal *La Lumière* est, paraît-il, le porte-drapeau.

Dans la *Tribune psychique*, M. le Dr Moutin, tout en défendant le spiritisme, plaide les circonstances atténuantes en faveur de

Camille Flammarion, tandis que M. Jules Gaillard, dans une critique alerte, pleine de bon sens et d'humour, donne aussi son impression sur « l'incident Flammarion ».

Terminons par la *Revue des Revues* du 15 juillet, que nous venons seulement de parcourir.

M. Camille Flammarion y a publié un long article, non plus sur les *manifestations de mourants*, mais, comme nous le disions tout à l'heure, sur les « APPARITIONS ET LES MANIFESTATIONS DE MORTS ». Ainsi que nous l'avions pressenti à certaines expressions du Flammarion des *Annales*, le Flammarion de la *Revue des Revues* ne nie point les apparitions de « *morts* ».

Il publie même (non sans certaines réticences) de nombreux exemples de « manifestations » qui, à nos yeux, ne peuvent émaner que d'*Esprits désincarnés*.

— Mais, alors, Camille Flammarion est resté tout à fait spirite, me direz-vous?

— Ne nous pressons pas plus que lui de conclure, chers lecteurs. Voici une des dernières phrases du savant astronome, qui vous en dira long sur son singulier état d'âme :

« *Après tout, nous ne risquons rien en rassemblant des faits. L'avenir se chargera peut-être de leur dérober le mot de l'énigme, ou détruira les croyances ou illusions qu'on nourrit à leur égard.* » (!!!)

Non, vous ne risquez rien, ô Flammarion! en rassemblant des faits qui vous sont communiqués et dont vous ne prenez pas la responsabilité. On pourra toujours prétendre que ces faits n'ont pas été sévèrement contrôlés, qu'ils sont peut-être dus à l'imagination fertile ou surexcitée de quelques sectaires spirites...

Et puis, comme vous le dites, « l'avenir se chargera — PEUT-ÊTRE ! ! — de leur dérober le mot de l'énigme »... Dans ce cas, c'est-à-dire si le spiritisme n'était encore qu'une « *énigme* », si tous les travaux des penseurs, des savants qui se sont occupés de cette question, n'avaient encore rien établi de précis, de définitif, n'est-ce pas à vous, ô Flammarion! que, plus tard, on remonterait quand on voudrait connaître le point de départ de cette nouvelle science psychologique?...

Mais peut-être, ajoutez-vous, « l'avenir détruira-t-il les croyances ou illusions qu'on nourrit à leur égard. » (Les faits psychiques.)

Dans ce dernier cas, s'il pouvait se produire, vous ne vous seriez pas compromis, n'ayant pas consacré de votre autorité scientifique des phénomènes que la science future ne semblerait pas disposée à reconnaître.

Cette façon de procéder est peut-être une preuve de la pondération, de la flexibilité de votre esprit.

Est-elle d'accord avec l'idée que nous devons nous faire d'un savant? Plusieurs l'affirment. Les hommes de foi et les hommes de science forment deux catégories tellement distinctes que les uns ne sont peut-être pas aptes à juger les autres.

Et cependant, en relisant les belles pages de *Dieu dans la Nature*, de la *Pluralité des mondes habités*, nous nous disions que vous fûtes, à votre heure, un médium scientifique inspiré par la foi!...

*
* *

Nous avons tenu nos lecteurs au courant du mouvement qui s'est produit dans l'opinion publique à l'occasion d'un incident touchant au spiritisme. L'étendue de ce mouvement prouve que nos croyances ont acquis une grande force, avec laquelle nos adversaires comprennent enfin qu'il faut compter.

On nous combat : donc, on nous craint. Nous ne sommes plus ces pauvres petits spirites qu'on raillait tant autrefois !

Mais pourquoi nous craint-on, nous dont la mission est toute d'amour, de paix, de fraternité; nous qui rêvons une humanité meilleure et qui la préparons de toutes nos forces? Pourquoi? Parce que l'égoïsme et l'orgueil ne veulent point désarmer et admettre des doctrines qui proclament la déchéance du personnalisme étroit et glorifient la noble ambition de servir l'humanité. D'ailleurs, ces doctrines placent au premier plan le perfectionnement moral de l'individu; or, il est dur pour quelques-uns de tenir en bride leurs passions, de soumettre la matière à l'esprit.

Pour toutes ces raisons et d'autres encore, la philosophie d'Allan Kardec compte d'assez nombreux adversaires. Mais le temps a déjà fait son œuvre, il la fait de nos jours et la continuera demain. Attendons tout de l'avenir, comme nous l'avons dit. Et, en attendant, accomplissons le devoir de défendre le Spiritisme, chaque fois qu'il est menacé, dans l'intérêt même de ceux qui le persécutent, ne comprenant pas cette admirable doctrine dont notre vénéré Allan Kardec a posé les bases avec une méthode si nette, si sûre; ne comprenant pas que le Spiritisme est du christianisme rajeuni et épuré; qu'il vient réaliser les promesses du

grand missionnaire qui périt sur une croix pour avoir voulu, lui aussi, le triomphe de l'éternelle justice et le bonheur intégral de l'humanité.

A. Laurent de Faget.

A TRAVERS LES TEMPS PASSÉS

Une histoire vraie.

On doit à la plume compétente de l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), fils d'un ancien gouverneur de Valognes, publiciste et philanthrope dont la bonne foi était hors de doute, l'histoire que nous allons rapporter.

L'éminent abbé tenait le fait de l'acteur même de la scène, un jeune prêtre, Bézuel, qui l'avait raconté en sa présence, dans un dîner, à Valognes, le 7 janvier 1708, livrant ingénument tous les détails et les noms propres susceptibles de prouver la sincérité du récit.

« En 1695, dit l'abbé Bézuel, alors que j'étais écolier à Valognes, je me liai d'une étroite amitié avec un de mes condisciples, nommé *Desfontaines*.

« Un jour que nous nous promenions ensemble dans le cloître des Capucins, nous vînmes à parler des choses de l'autre monde. Desfontaines me dit avoir lu quelque part ceci : « Deux amis s'étaient promis que le « premier qui mourrait viendrait donner à « l'autre de ses nouvelles; le mort est re- « venu et a fait au vivant des révélations « surprenantes. » — « Si tu veux, ajouta Desfontaines, nous ferons un pacte semblable. » Je m'y refusai. Cependant, mon camarade m'en reparla plusieurs fois, et au mois d'août 1696, alléguant qu'il devait bientôt quitter Valognes pour aller continuer ses études à Caen, il insista de nouveau, et je finis par céder. Il me présenta alors deux petits écrits qu'il avait préparés : l'un, signé de son sang, où il promettait, en cas de mort, de venir me parler de sa situation; l'autre, où je prenais le même engagement. Je me piquai au doigt; il en sortit une goutte de sang, et je signai avec. Desfontaines fut tout heureux d'avoir mon billet, et quelques semaines plus tard nous avions la douleur de nous séparer. Avec mon ami partait son frère aîné, écolier comme nous.

« Le 31 juillet 1697, un jeudi, je m'en souviendrai toute ma vie, je me rendis, sur la prière de M. de Sorteville, au pré des Cordeliers, pour aider ses gens à faire du foin. Je venais de me mettre à l'ouvrage, lorsque, *vers deux heures et demie*, je me sentis tout à coup pris de faiblesse. Je me jetai sur l'herbe, et je fus environ une demi-heure à reprendre mes sens.

« Le lendemain, *à pareille heure*, comme je retournais au pré, accompagné du jeune de Saint-Simon, je fus de nouveau atteint d'étourdissement et n'eus que le temps de m'asseoir sur une pierre au bord du chemin.

« Enfin, *le 2 août*, encore *à la même heure*, me trouvant dans le grenier où l'on serrait le foin apporté du pré, je tombai en syncope et perdis tout à fait connaissance. Il paraît que je dis aux domestiques qui me relevaient : « J'ai vu ce que je ne croyais jamais voir... »

« Revenu à moi, on m'aida à descendre du grenier. A peine avais-je franchi quelques degrés de l'échelle, que j'aperçus en bas mon camarade Desfontaines... Ma tête tourna, et j'allais faire une chute périlleuse quand ceux qui veillaient sur moi s'empressèrent de me saisir.

« Je fus assis sur une pièce de bois, dans la grande place des Capucins. Là, je ne vis pas les gens qui étaient devant moi, bien que je parusse les regarder, et cependant je reconnus Desfontaines, qui était un peu plus loin et me faisait signe de venir. Je me dirigeai vers lui. Il s'avança alors, me prit par le bras et me conduisit dans une ruelle isolée, où il me tint ce langage :

« Nous étions convenus, cher Bézuel, que, « si je mourais le premier, je viendrais « vous en donner la nouvelle. *Je me suis « noyé avant-hier, à peu près à cette heure- « ci,* dans la rivière de Caen. J'étais à la « promenade, avec tels et tels; il faisait « chaud; nous eûmes l'idée d'aller nous bai- « gner, et en entrant dans l'eau je m'éva- « nouis. L'abbé Ménil-Jean plongea pour « me retirer : je lui saisis le pied, et il me « lança sur la poitrine un coup si violent « que je fus repoussé au fond de la rivière. »

« Desfontaines me chargea de faire dire à ses parents certaines choses intimes, par son frère, dès que celui-ci serait de retour. Puis il me pria de réciter les sept psaumes, qu'il avait eus pour pénitence le dimanche précédent et qu'il avait négligé de dire. Sur ce, je lui demandai s'il était damné ou sauvé, s'il était en purgatoire, si je le suivrais de près; mais il reprit sa conversation sans me répondre.

« Il m'apprit alors qu'au moment où il se noyait, son frère, écrivant une traduction, eut le pressentiment d'un malheur et regretta de ne pas l'avoir accompagné à la promenade, ce qui me fut plus tard confirmé.

« Enfin, après un entretien de plus d'une demi-heure, mon ami me fit un signe d'adieu et s'éloigna en prononçant ce mot dont il usait fréquemment quand nous nous quittions : « Jusque?... Jusque?... »

« La vue de Desfontaines me causait une certaine impression : souvent, lorsqu'il me parlait, je détournais mon regard du sien. Malgré cela, il paraissait calme, et c'était bien le son de sa voix.

« Plusieurs fois aussi je m'étais approché du fantôme pour l'embrasser, mais *il me parut toujours que je n'embrassais rien...* Je sentais pourtant bien qu'il me tenait par le bras... Et, chose non moins étrange, je ne voyais jamais que la moitié de son corps. Il était nu, sans chapeau, avec un papier blanc roulé dans ses beaux cheveux blonds...

« Après que mon revenant eut disparu, j'allai, sans perdre de temps, conter à mon condisciple de Varonville que Desfontaines s'était noyé, que lui-même me l'avait appris en se montrant à moi. De Varonville courut aussitôt chez les parents de notre ami, qui précisément venaient de recevoir de leur fils aîné la terrible nouvelle.

« Desfontaines m'avait si bien décrit les lieux que, deux ans plus tard, me trouvant à Caen avec le chevalier Goto, un des témoins de l'accident, je pus lui montrer l'endroit même où il s'était produit. Je lui indiquai aussi, à distance, un arbre de l'avenue de Louvigny sur lequel la chère victime m'avait dit avoir gravé, peu de temps avant sa mort, quelques mots, dont la trace, en effet, existait encore.

« Voilà, termina le jeune prêtre, mon aventure telle qu'elle est arrivée. On l'a narrée diversement, mais je ne l'ai jamais contée que de cette manière. »

*
* *

L'abbé de Saint-Pierre nous apprend que les plus minutieuses indications d'heures, de lieux, d'occupations, données dans ce récit, avaient reçu le témoignage de toutes les personnes mises en cause. L'évidence était donc manifeste. Cependant, une pareille histoire dut paraître au moins fabuleuse, en un temps où les phénomènes d'ordre psychique n'étaient pas encore scientifiquement étudiés. La superstition seule, avec l'idée de miracle, pouvait la faire admettre comme vraie. Aussi les chroniqueurs de l'époque firent-ils grand bruit autour de cette apparition. Ils suscitèrent un mouvement considérable dans les esprits, et le corps médical s'en mêla, non pas pour rechercher en conscience — ferait-il autrement de nos jours? — les causes du phénomène, mais pour le rejeter *à priori* : « Exaltation des idées », disaient les uns ; « sensations chimériques, réminiscences d'images oubliées », disaient les autres. Il est vrai que la Science ne pouvait guère parler alors. Aujourd'hui, grâce à ses récentes découvertes sur les fluides et le périsprit, elle jette la clarté sur une relation qui, pour être ancienne, n'en est pas moins convaincante et instructive, même dans ses minimes détails.

DÉMOPHILE.

(*Le Phare de Normandie.*)

TRAITS REMARQUABLES

de l'instinct des animaux et considérations sur la survie dans le règne animal.

(FRAGMENTS.)

Il y a, dans la vie psychique de l'animal, des événements très étranges, dont une explication entière et satisfaisante ne saurait être que difficilement donnée, à cause de leur nature mystérieuse, tels que ces rapports entre certains hommes et animaux que l'on a désignés sous la dénomination de *rapports animiques*.

Nous extrayons de l'ouvrage de Maximilien Perty sur *Les Phénomènes mystiques dans la vie des animaux*, les deux cas intéressants que nous allons citer :

I. Le boucher R..., du village d'Obersinn, possédait un chien qui gardait souvent la maison de son maître lorsque celui-ci partait, pour ses affaires de commerce de bestiaux, pour un temps plus ou moins long, rien ne pouvant faire prévoir s'il devait être longtemps absent. Le 19 octobre 1838, le boucher se mit en route comme d'ordinaire, pour vaquer à ses affaires habituelles. Dans la nuit, le chien se montra en proie à une profonde inquiétude ; il jetait des cris plaintifs et s'élançait hors de la chambre en hurlant d'une manière lugubre; on essaya par tous les moyens de l'apaiser, on alla même jusqu'à le frapper, mais rien ne réussit à le réduire au silence. Le lendemain arriva la nouvelle que son maître, à une distance de quelques heures de sa demeure, était tombé, par la nuit sombre qu'il faisait, dans l'ouverture béante d'une cave, et s'était tué sur le coup.

II. G... possédait un merle dont il fit un jour cadeau à sa sœur, qui demeurait à trois heures de distance. Aussi souvent qu'arrivaient à l'improviste le frère ou les parents de sa nouvelle maîtresse rendre visite à celle-ci, le merle le savait un bon quart d'heure d'avance; il entrait dans un état

extrême d'excitation et, s'arrêtant au beau milieu de son chant, il se démenait dans sa cage comme un petit furieux. Dès que son ancien maître entrait dans la chambre où il était, l'oiseau redevenait calme et paisible. On fit cette expérience plus de vingt fois, et ce fut toujours avec un égal succès.

Ces cas démontrent clairement qu'il existe certaines connexions ou rapports entre les animaux et leurs maîtres, qui ne sauraient être expliqués ni par une finesse ou pénétration naturelle des sens, ni par un surcroît maladif d'activité des sens de l'ouïe et de l'odorat.

Combien est fortement enracinée cette croyance aux « *rapports entre* les âmes » parmi les gens des campagnes! Par exemple, il est d'usage, chez la plupart des villageois, d'annoncer aux abeilles les joies comme les peines qui surviennent dans la maison, si l'on ne veut qu'à bref délai elles viennent à dépérir.

Et lorsqu'un pâtre, un berger ou quelque vieille éleveuse de poules viennent à mourir, le bétail qu'ils nourrissaient cesse souvent dès lors de prospérer, ou succombe en partie; c'est ce qui fait dire aux gens du peuple que « le défunt attire après lui son bétail ».

La trace ou les vestiges d'une acceptation de la survie chez quelques individualités du règne animal se rencontre dans la coutume qu'avaient divers peuples de tuer certains animaux au jour des funérailles de leur maître et de les enterrer avec lui. Lorsque Homère dépeint la solennité des funérailles de Patrocle, il rapporte que ce héros, en outre de douze prisonniers troyens, fut accompagné sur son bûcher d'un grand nombre de brebis grasses, de bœufs, de quatre nobles coursiers et de deux de ses chiens domestiques.

Alaric, le grand roi des Wisigoths, fut enseveli dans une fosse creusée dans le lit du Busento, avec son cheval de bataille à côté de lui, car chez différents peuples il était d'usage de donner aux riches et aux nobles, dans leur tombeau, leurs animaux domestiques ou ceux qui leur avaient servi à la chasse, afin qu'ils n'en fussent pas privés dans la vie future.

Les doctrines de l'islamisme témoignent aussi d'une conception très élevée de la fin de toutes les créatures. Mahomet, l'ami des animaux, voue tous les êtres vivants sans distinction à la connaissance de Dieu. On lit dans un chapitre du Coran : « *Parmi les animaux qui se meuvent sur la terre, parmi les oiseaux qui volent dans les airs, il n'existe aucune créature qui ne soit, tout comme vous qui êtes un peuple, sous la protection de la Providence. Aussi, tous les animaux exaltent-ils la bonté de Dieu! car chacun d'eux a dans son langage une prière pour le Créateur, qui seul sait ce que toute la terre chante à sa louange.* »

C'est sur ces idées fondamentales empreintes de la plus pure et de la plus haute poésie, que l'on peut mettre en parallèle avec divers passages de l'Ancien Testament, que Mahomet base sa doctrine de la résurrection de tous les animaux et de leur admission au paradis.

« *Dans le Livre de la Providence,* lit-on dans le Coran, *aucune créature n'est oubliée; car elles doivent retourner toutes vers le Seigneur, leur maître.* »

Il est visible, par la ressemblance frappante de cette maxime avec celles de la Bible, que Mahomet a emprunté beaucoup de ses considérations à la croyance religieuse des Israélites.

(*Traduit de l'allemand de Mme Gertrude comtesse Bülow von Dennewitz.*)

(*A suivre.*) (Psyché.)

DEUX AMIS

A « sœur Espérance ».

Fidèle.

Ah! ton somme est fini! Tant mieux! Que je m'ennuie!..
J'ai dû rester ici, sous prétexte de pluie,
Et le jour est bien long, tout seul à la maison,
Car tu ne comptes pas, ronflant toujours, Minon!

Minette.

Méchant!... A te causer, cependant, je suis prête!
Laisse-moi seulement faire un brin de toilette.
Tu quittas le logis hier, pour un moment:
Que t'est-il arrivé?... Qu'as-tu vu d'étonnant?...

Fidèle.

Oh! rien. J'ai rencontré Soliman, le caniche,
— Crotté comme pas un — qui regagnait sa niche.
Il n'a nul amour-propre. et j'aime, quant à moi,
Qu'un chien qui se respecte ait plus souci de soi!

Minette.

Hélas! il devient vieux, triste, et souvent malade;
On le voit rarement aller en promenade:
Il boite et craint le froid, qui le rend tout poussif.
Mais, si son corps faiblit, son œil demeure vif.

Fidèle.

Comment sais-tu cela, Minon? Tu sors à peine,
Et, le cas échéant, ta course est peu lointaine:
Tu ne dépasses point le jardin d'à côté.
Ce que tu dis est vrai!... qui donc te l'a conté?

Minette.

Inutile avec toi de feindre le mystère:
Je le tiens de Cora, la chatte du notaire.
Oui, Soliman est doux, rempli de sentiment.
S'il se néglige, ami, c'est qu'il a du tourment!

Fidèle.

Je dois te l'avouer, ton langage m'étonne:
Soit dit sans t'offenser, je te croyais moins bonne.
Pourtant tu fus panthère! .. il y paraît encor!...
Quoi qu'il en soit, Minon, vraiment, ton cœur est d'or!...

Minette.

Cela n'empêche pas qu'on nous appelle traîtres!

FIDÈLE.

Ah! ce nom conviendrait plutôt à certains êtres
Moins avancés que nous, au rude sens mot!
Et qui ne sont heureux qu'en nous faisant du mal!

MINETTE.

Auprès de tous ces gens cruels il en est d'autres,
Maîtres compatissants, humains, comme les nôtres!
Soyons donc bienveillants, et, vienne notre tour,
Nous aurons progressé!

FIDÈLE.

Tu parles de ce jour
Où nous apporterons, fruits de l'expérience,
Les mérites acquis dans l'ancienne existence.
J'y songe fréquemment, Minette, et, par ma foi,
T'entendre raisonner est un plaisir pour moi!
Quoique souvent tes yeux soient clos, ton esprit veille :
Tu ne dors qu'à moitié, je le vois à merveille.

MINETTE.

Pour soi, pour son semblable il faut toujours veiller!
A son propre salut c'est même travailler.
Si pour celui qui croit la vie est peu de chose,
Il saura l'employer à quelque utile cause :
Compatir au malheur est un progrès déjà;
Le soulager est mieux!... Tu comprends bien cela?

FIDÈLE.

Parfaitement, amie, et j'ai la certitude
Qu'on pourrait d'être bon se faire une habitude.
Tout semble devenir facile en t'écoutant!...
S'améliorer sans cesse est le point important;
Je l'avais oublié : ta parole m'éclaire,
Et je regarderai Soliman comme un frère.
Loin de le fuir, je veux l'aimer, guider ses pas,
Le plaindre et l'entourer de soins juqu'au trépas!...

MINETTE.

Ah! je te reconnais, Fidèle!.... En récompense,
Il te viendra d'en haut secours, force, assistance.
Oui, je sens que bientôt, même parmi les tiens,
Tu seras appelé le plus sage des chiens!

C'est par nos qualités, échelons nécessaires,
Que nous devons atteindre au plus noble destin.
Nous qui fûmes d'abord atomes éphémères,
N'avons-nous pas déjà parcouru du chemin?....
Puis, graduellement, prenant la forme humaine,
Notre âme à ce niveau s'élèvera sans peine :
Nous saurons par la Foi, l'Amour, la Charité,
Assurer le bonheur de notre Eternité.

Vve LOUIS DEBLOUX.

NÉCROLOGIE

En avril dernier, notre F. E. C. M. HENRI SAUSSE, de Lyon, avait la douleur de perdre son père. Aujourd'hui, la destinée le frappe cruellement encore en lui enlevant sa femme, à peine âgée de quarante ans.

Il faut avoir l'âme bien trempée, il faut être bien profondément spirite pour supporter avec résignation d'aussi rudes épreuves. Aussi adressons-nous à notre ami *Sausse* et à sa famille, en ces douloureuses circonstances, la plus vive expression de notre fraternelle sympathie.

Un bon souvenir aussi à l'Esprit qui vient de se désincarner. Puisse-t-il se communiquer bientôt aux siens, tout en s'élevant vers ces régions sereines de l'Au-delà où l'on se repose après la lutte, où l'on se retrempe pour de nouveaux combats.

LA RÉDACTION.

L'AMI DES BÊTES

I

Le numéro 6 de l'*Ami des Bêtes* est particulièrement intéressant.

Ce numéro contient une poignante lettre d'**Emile Zola** sur son chien mort de chagrin pendant l'exil de son maître. **Paul Bourdarie** donne sur l'emploi de l'éléphant en Asie et en Afrique des détails fort intéressants; **Jean Misère** écrit une bien jolie page, et **Mahler** dessine sur le vif les attitudes des chiens qu'on mène à la fourrière.

A noter aussi de curieuses observations sur l'esprit et le cœur des bêtes, et une abondante correspondance qu'on aura plaisir à parcourir.

II

A la fourrière.

Que de fois la presse avait-elle dénoncé les horreurs de la fourrière! Mais, toujours en vain : l'administration est l'imprenable forteresse! Eh bien, non. Elle est prise, et par une femme!

Mlle Adrienne Neyrat, directrice de l'*Ami des Bêtes,* expose dans le numéro 7 de son intéressant journal les résultats qu'elle a obtenus.

M. le préfet de police lui-même l'a accompagnée dans une visite à la fourrière; convaincu par le triste spectacle qui s'offrait à lui, il a incontinent donné les ordres nécessaires à l'accomplissement des réformes urgentes.

Les chiens recevront une pâtée plus abondante et mieux préparée; ils auront à boire et seront gardés trois jours durant.

Les propriétaires de chiens perdus ou volés pourront entrer dans le chenil et rechercher leurs fidèles toutous.

Toutes nos félicitations à Mlle Neyrat, qui poursuivra son œuvre sans lassitude et sans arrêt. Elle a proposé à M. Lépine la constitution d'une commission extra-administrative composée d'un certain nombre de ses distingués collaborateurs. Nous souhaitons que la proposition soit accueillie.

Le n° 7 de l'*Ami des Bêtes* contient encore une chronique vigoureuse sur les combats d'animaux, une jolie lettre de Paul Hervieu, une étude des plus intéressantes sur un jeune éléphant d'Afrique par Paul Bourdarie, un dessin très fin de Van Muyden, et une correspondance des plus intéressantes.

On s'abonne : 34, rue Boissy-d'Anglas.

Le Gérant : A. BOYER. PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE